

## Le bruit, le bruit

Jean-Simon DesRochers

Numéro 130, septembre 2011

Réinventer le 11 septembre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64957ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

DesRochers, J.-S. (2011). Le bruit, le bruit. *Moebius*, (130), 47–52.

## JEAN-SIMON DESROCHERS

### *Le bruit, le bruit*

D'abord, la douleur. Un mal de tête cinq marteaux. Cette seconde bouteille de vin bue en vitesse. L'oubli de boire de l'eau, de prendre deux Advil avant de se coucher. Charline s'était pourtant convaincue de ne pas boire plus d'une bouteille. Seule dans sa chambre d'hôtel, elle regarda son Powerbook en mode veille sur le bureau d'acajou. Elle songea à sa présentation du lendemain. Si tout fonctionnait, un nouveau terrain de jeu s'ouvrait. Si elle se plantait, c'était le retour à Clermont-Ferrand pour une bastonnade complète, voire une démotion. Charline savait que le sommeil serait difficile. Par dépit, elle commanda une seconde bouteille par le service aux chambres. *Avec ça, au moins, je dormirai.*

Charline masse ses tempes. Elle a déjà oublié les mots marmonnés à l'intention du commis responsable de son appel de réveil. Sans enthousiasme, elle passe à la salle de bain. Advil. Verre d'eau. Grand. Charline évalue qu'au moins trente minutes seront nécessaires à la réussite du maquillage. Elle songe aux chirurgies qu'elle devra subir si elle souhaite garder ce vital air de jeunesse. *Mon edge, je dois pas perdre mon edge.* Sous la douche, elle passe en revue les étapes de sa présentation. Son PowerPoint compte dix-sept images. Elle doit montrer l'ensemble en quinze minutes. L'eau frappe son visage. Charline garde les yeux clos, tend une main vers le robinet, réduit le débit d'eau chaude jusqu'au minimum. L'eau froide. Très froide. Charline ouvre la bouche, puis les yeux. « Houla... whaa... brrr! » Voilà, elle est réveillée.

Un collègue avait suggéré d'arriver tôt et déjeuner au Windows on the World. Charline tourne l'œil vers

le buffet inclus avec sa chambre du Millenium. Bacon, œufs brouillés, croissants d'allure suspecte, galettes de pommes de terre. « Tu sais, la bouffe ne sera pas meilleure, mais au moins t'auras la vue – oublie pas de réserver. » Charline vérifie sa montre. Elle doit être chez Carr Futures à 8 h 45. *Un peu moins d'une heure...* Charline demande au concierge s'il peut lui faire une réservation rapide au Windows. « *That should not be a problem on a tuesday morning, madam.* » Le concierge demande son nom, l'invite à prendre place sur un siège. Charline regarde ce jeune homme à la peau chocolat, fort élégant dans ses habits fournis par l'hôtel. « *You will have a table by a window waiting for you.* » Charline glisse un billet de dix dollars sur le comptoir. Avoir un peu plus de temps, elle échangerait quelques mots avec cet homme. *Tant pis.* Sitôt sur le trottoir, Charline évite de regarder le haut des immenses tours qui grattent le ciel. *J'suis quand même pas une touriste... et ça donne le vertige en plus.* Rien ne bouge sur Church Street. Stationnement pour taxis jaunes. Charline hésite un moment, puis se faufile entre deux pare-chocs pour filer vers la plaza. D'un pas ferme, attaché-case à la main, elle ignore la froideur moderniste du décor, contourne la fontaine, repère l'entrée de la tour nord. Sans porter attention aux longues arches qui l'entourent, elle passe sa cocarde d'identification autour de son cou avant de questionner un gardien de sécurité. Elle sourit. Le restaurant et le lieu de sa présentation sont dans le même édifice. *Parfait.*

Une grande section du Windows on the World est inaccessible. Selon ce que Charline a compris, des gens d'une compagnie spécialisée en gestion de risque se préparent pour un déjeuner-conférence. L'accent britannique domine parmi ces gens enchaînant poignées de main et sourires mercantiles. L'espace d'un instant, Charline a l'impression de se trouver dans la City. *World Trade, qu'ils disent.* Un coup d'œil vers la gauche lui rappelle une autre forme de réalité. Manhattan, large champ d'immeubles longeant l'Hudson, lisse comme un étrange boulevard. Au loin, des ponts lancés vers une terre plane, sans attrait pour l'œil. Charline avale un breuvage qu'elle n'oserait nommer café sans insulter sa conception d'un café. Les viennoiseries trop

volumineuses demeurent potables, un peu trop sucrées. Charline pourrait réviser une dernière fois sa présentation. *Mais la vue... avec une vue pareille, on ne travaille pas.* Son mal de tête s'est évanoui.

Charline règle la note avec la carte de sa compagnie. La caissière examine le rectangle de plastique aux motifs étrangers, comme si la recension des divers design de cartes de crédit était devenue pour elle un hobby, par déformation professionnelle. Selon ce que Charline a compris, il est plus simple de redescendre jusqu'au Sky lobby du 78<sup>e</sup> étage pour remonter jusqu'au 92<sup>e</sup>.

Elle déteste ces ascenseurs trop rapides. Mélange d'impression de chute libre, de haut-le-cœur et d'oreilles qui bouchent. Le Sky lobby est plus actif qu'à son premier passage, il y a quarante minutes. Des vagues successives de vestons-cravate à mille euros et de tailleurs haut-de-gamme s'ébranlent. Charline s'assure par deux fois de prendre le bon ascenseur. *Quelle heure... 8 h 39... pas trop en avance... juste parfait.*

Trois personnes sortent avec elle au 92<sup>e</sup>. Charline tente d'éviter les pensées négatives. *Tu n'es pas vieille... tu as de l'expérience... quarante-trois ans... ce n'est pas vieux... et tu ne les fais pas... pas encore.* Une jeune trentenaire l'accueille devant les bureaux de Carr Futures. Charline est attendue. Un jeune homme à la peau basanée l'invite à le suivre. Charline examine la petite foule d'employés. *Parfait, la moyenne d'âge est pas trop mal... avantage: moi.* Le jeune homme fait visiter les lieux, excusant le retard d'un responsable du dossier qu'elle vient défendre. Il offre café, beignes, viennoiseries. Charline décline, souriante. Un bref halo attire son attention vers les fenêtres au fond de la salle. *Mais qu'est-ce que...*

\*

Mal de tête équivalent au lendemain d'une soirée passée à consommer vodka, scotch, cocaïne, marijuana et cigarettes. Odeur poussiéreuse, crasse, pétrochimique, comme si une raffinerie et une cimenterie avaient sauté. De loin en loin, des souffles de chaleur, lames brûlantes que Charline ne peut expliquer. Selon ce qu'elle comprend,

elle est étendue. Pas dans un lit. *Le sol. Qu'est-ce que je fais au sol?* Une lancinante douleur traverse ses yeux par l'intérieur. Charline vient masser ses paupières de la main gauche. Ses doigts sursautent au contact d'une matière qui devait être de la chair. Une texture sèche, dure, très irrégulière. *Merde, ça peut pas être mon visage.* Les doigts descendent, palpent la courbe raide et sablonneuse de ses yeux. *Qu'est-ce qui s'est passé? J'y vois plus... pourquoi j'y vois plus?* Charline tente de se redresser. Son torse est à peine mobile, les jambes sont bloquées. *Oh mon Dieu...* Une longue plainte enrouée s'échappe de la bouche de Charline. Sa peau. Chaque millimètre carré de la peau du côté droit devient piquûre, griffure, déchirement. Elle se recouche au sol, gavée d'espoir que les douleurs s'interrompent avec la fin du mouvement. « Putain... » La douleur n'a pas cessé. Des ongles sur un tableau infini. Un coup de soleil jusqu'à l'os. Sa voix, détruite. Des sons graves, râpeux. Elle murmure : « Y s'est passé quoi... je suis où... pourquoi personne ne vient m'aider... Connasse, appelle à l'aide... À L'AIDE! AIDEZ-MOI! » Charline s'étouffe en criant. L'air brûlant est irrespirable. Charline commence à croire qu'une tragédie sans nom s'est abattue sur elle. *Putain... putain... mais je suis où... bordel... je suis où?* Au loin, elle croit entendre une voix. « À L'AIIIIIIDE! » Des bruits de pas s'approchent. *Merci mon Dieu.*

— *Holy shit! Are you... are you OK?*

Charline comprend cette langue sans pouvoir l'identifier. Sans penser, elle tente une réponse.

— *I think I'm blind... I can't move my legs.*

— *I... I don't know how... Oh God...*

La personne a une voix ambiguë. Soit celle d'un jeune homme, soit celle d'une femme à la voix plus basse qu'à la normale. Charline perçoit des sanglots dans la voix de cette personne.

— *What's your name?*

— *Name's Jose... OK... Listen... I can't help you... I... I have to go... I have to find a way out... Forgive me, please, forgive me.*

— *Wait! WAIT!*

Charline entend les pas de Jose s'éloigner. Aucune autre voix dans les alentours. Charline tousse. L'air qu'elle

respire dissimule son oxygène sous trop de particules. L'écrasante douleur qu'est devenue sa peau ne démord pas. Charline aimerait savoir quel est ce lieu où elle se porte si mal, comprendre ce qui est arrivé, qui était ce Jose, pourquoi il parlait une autre langue. *C'était de l'anglais... oui... de l'anglais, il me semble.* Charline tousse un autre coup. Elle sent un objet longiligne se détacher de la peau calcinée de sa poitrine. La douleur de cette rupture ajoute un mince éclair dans la tempête. Une image se précise dans l'esprit de Charline. *Oui... oui...* Petit matin, elle enfle un tailleur de marque, ajuste ses souliers. Elle saisit un objet, une cocarde de plastique avec une corde en nylon. *Un congrès? Je suis dans une autre ville? Je fais quoi?* Elle quitte la chambre, vérifie qu'elle a bien sa carte magnétique et son portable dans son attaché-case. *Ma mallette.* Charline étire le bras gauche, unique partie de son corps presque indolore. Elle cherche à tâtons dans un infime périmètre. *Rien... bordel.* Une autre quinte de toux la secoue. Son cœur tremble tant ses battements sont rapprochés. *Putain... c'est pas possible... je vais crever... je veux pas... je veux pas.* Charline aimerait se dire trop jeune pour mourir, mais elle ignore l'âge qu'elle peut avoir. Une douleur froide dirige sa main gauche vers l'arrière de son crâne. Au-delà des cheveux fondus, elle tâte quelques éclats solides ainsi qu'une matière spongieuse et tiède dont elle ignore la nature. La respiration de Charline s'accélère. Les mots de Jose lui reviennent à l'esprit : « *I can't help you.* »

Sous-oxygénée dans l'air surchargé, Charline sent une intense vibration, pire qu'un tremblement de terre. Ses jambes sont libérées pour être aussitôt recouvertes d'une matière dense. Le sol s'incline jusqu'à positionner son corps à la verticale. La saveur de l'air change. L'irrespirable devient poussière. Le bruit est partout, comme si Charline se retrouvait au milieu d'un fracas sans nom. *Le bruit, le bruit.* Charline est debout parmi ces matières que son sens du toucher ne saurait identifier. Elle a l'impression de tomber. Que ses jambes inertes viennent de lui être arrachées. L'air n'entre plus dans ses poumons comprimés par d'immenses blocs qu'elle sent plus massifs que des rochers. *C'est fini, c'est f...* La tête de Charline est écrasée, râpée puis détachée du cou par de chaotiques mouvements

de poutres tordues. Son torse, avec lequel a fusionné son tailleur en tissu synthétique, est réduit en fines poussières organiques dans la chute de béton, d'acier, de bureaux, d'ordinateurs, de fenêtres. Une infime partie de Charline s'extirpe des décombres principaux pour gagner l'immense nuage de poussière qui avance dans le bas Manhattan. Le reste de Charline regagne la terre ferme à une vitesse inouïe, vers un feu d'une prodigieuse chaleur.

Plus tard dans la journée, dans les branches d'un arbuste de Washington Market Park, une policière trouvera un communiqué interne de Carr Futures, format papier lettre, annonçant sa présentation aux cadres. De Charline, il ne restera qu'une partie de son attaché-case, sa main gauche et un orteil à l'ongle verni, couleur rouge carmin. Sa compagnie organisera un mémorial la semaine suivante où quelques cadres évoqueront sa grande gentillesse, son dévouement, son professionnalisme. Dans la petite foule d'employés, bon nombre afficheront un air dépité officiel, ignorant tout de cette cadre inconnue. Une jeune diplômée de l'EEP lancera une blague à mi-voix, suggérant que les perspectives d'avancement auraient été meilleures si la compagnie avait envoyé une délégation complète, ce matin-là. Les quatre employés qui l'entendront riront de bon cœur, sans gêne.